

raient de tomber dans l'étang. Je me levai pour les séparer, mais, avant que j'eusse pu les rejoindre, le différend s'était terminé par la chute, dans l'eau, de l'un des deux lutteurs.

Un gros pieu planté sur la berge pour je ne sais quelle destination, me donna un point d'appui ; je l'enlaçai fortement et pus étendre un de mes bras de toute sa longueur. L'enfant s'y cramponna, je le ramenai sans risque et sans autre mal, pour lui, que la frayeur éprouvée, frayeur assez forte pour lui ôter, pendant quelques instants, l'usage de la parole. Quant à celui qui l'avait poussé, il s'était empressé de prendre la fuite.

Je regardai mon jeune naufragé. Il pouvait avoir neuf ans. Une profusion de cheveux blonds lui couvrait à demi le visage, qu'il avait plein et rose. Ses grands yeux bruns conservaient, malgré son trouble, une expression charmante de spirituelle espièglerie. Quoique de petite taille, il était fortement musclé, et son apparence annonçait l'énergie, la résolution.

Lorsqu'il se fut bien étiré, bien secoué, semblable en cela à un jeune chien que l'on a corrigé, il prit un air penaud et se regarda avec une certaine appréhension.

— Eh bien ! tu as eu peur ? lui dis-je.

— Dam ! un petit peu ! Monsieur. Mais Jean me paiera ça. Je vous remercie bien tout de même.

— Où demeures-tu ? Il faut rentrer promptement, car tu pourrais prendre du mal avec ces vêtements mouillés.

— Oh ! il fait chaud aujourd'hui. J'aime mieux attendre.

— Non pas. Tu vas tout de suite retourner chez toi. Encore une fois, où demeures-tu ?

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur, je vais mettre ma blouse sécher au soleil...

— Cela serait insuffisant. Puisque j'ai pu aider à te tirer ; je te conduirai moi-même chez toi.

L'enfant baissa la tête.

— Pourquoi ne réponds-tu pas ? demandai-je.

— C'est que, dit-il avec hésitation, tante Martine...

— Eh bien ! tante Martine ?

— Elle va me gronder...

— Et tu as peur ?

— Non. Mais ça lui fera tant de peine !

Cette réponse m'étonna et m'intéressa tout à la fois. Qu'un en-